



Christian FERRY

Sans titre, 1988

Linogravure | 5/50
62 x 78 cm
Numéro d'inventaire : ED48

Vit et travaille à Nantes

Présentation du travail de l'artiste

La mesure du risque pris

Qu'est-ce que la forme picturale? Nous savons, depuis Klee en particulier, qu'elle n'est rien d'autre que sa propre genèse. L'œuvre fonctionnerait comme un organisme vivant et le devenir et le devenir de chacun de ses éléments dépendrait d'abord de celui de tous les autres. C'est ce que nous annonce la forme chez Christian Ferry, qui avance sous la poussée d'un désir qui est avant toute chose désir de peinture: désir de dominer son langage spécifique, mais aussi désir maîtrisé de s'y perdre: c'est sans doute en ce sens que Matisse a pu dire en son temps que l'artiste procède « dynamiquement ». La dynamique de Christian Ferry trouve ses sources en deux pôles complémentaires: Chardin d'une part, pour la couleur et surtout un certain esprit de la peinture, Morandi

d'autre part, pour la manière de traiter quelques unes de ses natures mortes de telle sorte qu'une qualité particulière d'ambiance subsiste seule, alors que le sujet a pratiquement disparu. La couleur, le volume, la matière: le peintre ne veut connaître que ces trois paramètres pour accomplir son désir, assuré qu'il est de pouvoir leur faire produire une infinité d'effets. Etant bien entendu que les citations éventuelles ne sauraient être que picturales, non « littéraires » (on ne reconnaîtra jamais chez Christian Ferry l'un quelconque des sujets peints par Chardin ou Morandi). L'artiste multiplie les recouvrements de peinture à l'huile selon des couches aussi minces que possible, de manière à parvenir à des effets de matité « à la limite de la craquelure ». Les couches multiples, littéralement écrasées les unes contre les autres (Christian Ferry râcle beaucoup) s'entêtent à produire une peinture dont la matière « tient », comme on dit dans les ateliers. Cela tient si bien en effet, la matière est si profondément unie à la forme/couleur, que voici une peinture capable de susciter une émotion esthétique ne devant rien à l'on ne sait quelle beauté extérieure à l'art. Ces formes ne sont décidément pas déchiffrables car elles sont picturales. Elles ne nous commandent pas une attitude de contemplation passive mais, bien au contraire, elles nous invitent à une attitude active. Si ces tableaux sont l'histoire de leur genèse, à nous de réinventer cette dernière à la suite du peintre: il suffit que pour cela notre désir de peinture aille à la rencontre du désir de peindre de l'artiste. Nul doute qu'il y ait là un danger: cette peinture qui ne se réfère qu'aux conditions de sa production, et jamais à un projet ou une citation qui lui soient extérieurs, prendre le risque de sa propre disparition. Cette disparition se produirait dans l'hypothèse où aucun regard ne viendrait participer à la dynamique de l'œuvre. S'il est vrai qu'un art qui ne pose pas comme enjeu sa propre mort est déjà un art impuissant, nous sommes assurés de la fécondité de la démarche de Christian Ferry. Une fécondité à la mesure du risque pris, qui est aussi la mesure de notre plaisir de regardeur actifs...

Jean-Luc Chalumeau, Extrait du catalogue d'exposition, Abbaye de Bouchemaine-1989

Écrits sur l'œuvre

Au premier regard on se retrouve déconcerté par un désordre de lignes qui s'enchevêtrent, se biffent, s'effacent mutuellement, le regard erre, ne pouvant se fixer sur aucune trajectoire, n'ayant aucun point d'ancrage, juste appelé par le rythme puissant du pinceau, par la luminosité des plages bleues. Ce n'est que progressivement que l'on peut reconnaître sous cet incessant travail de rature les figures qui s'imposent lentement par delà le brouillage des trajets, la furie désordonnée des coups de brosse, la brisure des lignes descriptives. Mais l'objet apparaît avec d'autant plus de « netteté », d'évidence, acquérant sa force de cette déconstruction première. Il surmonte le chaos initial, se dévoile en se jouant des lignes de déconstruction, en les asservissant à son propre mouvement d'élaboration. Non pas nature morte dans l'atelier du peintre car il n'y a ici nulle description, nulle recherche d'une quelconque vérité ou essence de l'objet mais bien plutôt une interrogation sur la chose sur son surgissement. Comment la chose apparaît-elle ? Elle se fait et se défait sans cesse sous notre regard, se pose dans l'évidente fragilité de son être, sans nul souci de citation. Dans un espace plat, sans dimensions, l'objet affirme son existence dans sa précarité même, en l'absence de tout repère, de tout sol. Il crée son propre lieu par son affirmation brutale, par les étroites relations – juxtapositions, superpositions- qu'il entretient avec les autres objets, se jouant de la possibilité de sa propre destruction.

S. LOIRET